Kelly Rimmer

L'épouse allemande

ROMAN

PRIX CHARLESTON POCHE

SÉLECTION 2025

« Absolument fascinant. »
Herald Sun

POCHE CHARLESTON

KELLY RIMMER

L'ÉPOUSE ALLEMANDE

Huntsville, Alabama, 1950.
Dans le bus qui la conduit vers sa future maison en Alabama, Sofie von Meyer Rhodes a l'impression de respirer pour la première fois depuis des années. Ses enfants blottis contre elle, elle entrevoit enfin la perspective d'une nouvelle vie, loin des conflits qui ont endeuillé son Allemagne bien-aimée.
Le gouvernement américain, qui a recruté son mari Jürgen pour travailler sur un nouveau programme spatial, leur promet un avenir meilleur, mais Sofie se heurte rapidement à l'hostilité de ses voisins. Car une question leur brûle tous les lèvres… Quelles relations les Rhodes ont-ils entretenues avec le Reich ? Quand des rumeurs sur leurs liens avec le régime hitlérien se répandent, la tension monte… jusqu'au jour où un drame se produit, ébranlant toute la communauté.

Le destin poignant d'une femme tiraillée entre ses convictions et son instinct maternel, de l'Allemagne nazie à l'Alabama de la guerre froide.

Kelly Rimmer est l'autrice de plusieurs romans historiques vendus à plus d'un million d'exemplaires dans le monde et traduits en vingt langues. Ses ouvrages sont régulièrement dans les listes de best-sellers du *New York Times*, du *USA Today* et du *Wall Street Journal*.

Traduit de l'anglais par Élisabeth Luc

Texte intégral
ISBN :978-2-38529-325-3
9 782385 293253
9,90 euros
Prix TTC France
Rayon :
Littérature étrangère
éditeur écoresponsable
POCHE CHARLESTON
www.editionscharleston.fr

Design : © Constance Clavel - Images : © Elisabeth Ansley - © Miguel Sobreira / Trevillon Images

L'ÉPOUSE ALLEMANDE

De la même autrice aux éditions Charleston :

Tout ce que le cœur n'oublie jamais, 2021
Les Orphelins de Varsovie, 2024

Titre original : *The German Wife*
Copyright © Kelly Rimmer, 2022 by Lantana Management Pty Ltd.
Originally published by Graydon House
Translation copyright © 2024, by Élisabeth Luc
Tous droits réservés.

Présente édition :
© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2025
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-325-3

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston) et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Kelly Rimmer

L'ÉPOUSE ALLEMANDE

Roman

Traduit de l'anglais
par Élisabeth Luc

Pour Amy Tannenbaum Gottlieb.

1

Sofie

Huntsville, Alabama, 1950

— Réveille-toi, Gisela, murmurai-je en secouant doucement ma fille. On va retrouver Papa.

Après presque une journée de bus dans une chaleur étouffante, j'étais si fatiguée que je peinais à garder les yeux ouverts. Je mourais d'envie de prendre une douche. Mon fils était endormi sur mes genoux et ma fille appuyée contre moi, sur son siège. Notre périple de trois semaines en bateau, en train puis en bus entre Berlin et l'Alabama touchait à sa fin.

Gisela, ma deuxième fille, avait mes cheveux auburn et les yeux bleu vif de mon mari. Elle avait toujours été plus petite que ses camarades, plus potelée aussi. Au cours des derniers mois, une poussée de croissance l'avait métamorphosée. Elle me dépassait en taille désormais et les rondeurs de l'enfance avaient disparu au profit d'une silhouette élancée.

Elle se redressa lentement. Désorientée, elle parcourut du regard l'allée centrale du bus et, enfin, se tourna vers la fenêtre.

— Maman… Ce n'est pas très beau, ici.

Nous longions une avenue bordée de boutiques et de restaurants. Huntsville était telle que je me l'étais imaginée : une ville proprette, coquette… où la ségrégation était en vigueur.

Chez Minnie, salon de coiffure réservé aux Blancs.

Couturière pour gens de couleur.

Café Ada, les meilleurs pancakes de la ville. Réservé aux Blancs !

En décidant de rejoindre mon mari en Amérique, j'avais délibérément remis à plus tard un million de préoccupations, dont la politique de ségrégation raciale. À présent, face à la triste réalité, j'appréhendais certaines conversations avec mes enfants, quand nous serions assez reposés pour parler sérieusement. Il fallait qu'ils comprennent pourquoi ces pancartes me glaçaient les sangs.

— Papa nous a dit que Huntsville était une petite ville, souviens-toi. Il n'y a que quinze mille habitants. Ce sera différent de Berlin, mais on aura une belle vie, ici. Et surtout, on sera à nouveau réunis.

— Pas tous, marmonna Gisela.

— Non, pas tous, concédai-je doucement.

Mon deuil planait sur moi comme une ombre. De temps à autre, je me laissais distraire au point de l'oublier, puis le choc me revenait en pleine face. C'était pareil pour mes enfants, notamment Gisela. Chaque année de sa vie avait été marquée par les horreurs de la guerre, le chagrin, les changements.

Cependant, je ne pouvais m'attarder là-dessus, du moins pas pour l'instant. J'étais sur le point de revoir mon mari pour la première fois depuis presque cinq

ans, et j'étais aussi anxieuse qu'impatiente. J'avais souvent regretté ma décision de le rejoindre aux États-Unis depuis que j'avais fait monter mes enfants dans ce premier bus, à Berlin, à destination du port de Hambourg, pour embarquer sur un paquebot transatlantique.

Je posai les yeux sur mon fils Felix, qui s'était réveillé, toujours assis sur mes genoux, il était pâle et silencieux. Il avait les boucles blondes et l'esprit curieux de son père. Jusqu'alors, ils ne s'étaient jamais trouvés sur le même continent.

Dès le premier regard, je fus frappée par le changement physique de Jürgen. C'était bientôt l'été et il faisait chaud. Il portait un costume bleu clair et une chemise blanche, avec un nœud papillon bleu foncé. Chez nous, il n'arborait jamais cette couleur et encore moins de nœud papillon. Ses lunettes à monture métallique avaient fait place à un modèle en plastique noir très moderne qui lui allait bien, alors pourquoi cette monture me perturbait-elle à ce point ?

Je ne pouvais lui reprocher de s'être réinventé, mais je redoutais que cette nouvelle version de Jürgen ne m'aime pas. Et s'il était devenu quelqu'un que je ne parvenais plus à aimer ?

En nous voyant descendre du car, il fit un pas vers nous. Gisela courut vers lui pour se jeter à son cou.

— Mon trésor, dit-il d'une voix nouée par l'émotion, comme tu as grandi !

Je décelai de très légères intonations américaines aussi déstabilisantes que ses nouvelles lunettes.

Il posa ensuite les yeux sur Felix, qui serrait très fort ma main. Si j'avais eu de l'appréhension pour Gisela, j'étais morte de peur pour Felix. Nous avions

traversé l'Atlantique afin de vivre dans un pays qui se révélerait, au mieux, méfiant à notre égard, voire hostile. Pour Gisela et moi, ces retrouvailles avec Jürgen constituaient une raison suffisante. Felix, lui, était intimidé par les inconnus et ne connaissait son père qu'à travers des photos et des anecdotes.

— Felix, murmura Jürgen en gardant un bras autour de Gisela pour venir vers nous.

Il cherchait à garder une contenance malgré ses yeux embués de larmes.

— Mon fils…

Felix émit une plainte affolée et se cacha derrière mes jambes.

— Accorde-lui un peu de temps, dis-je en posant une main sur la tête de mon fils. Il est fatigué et c'est nouveau pour lui.

— Il ressemble beaucoup à…

La voix de Jürgen se brisa. Cette épreuve m'était familière. S'il nous était difficile de verbaliser notre chagrin, il était important de nous y confronter. Notre fils Georg aurait eu vingt ans, la meilleure période de son existence. Il avait été une victime parmi tant d'autres de cette guerre que le monde ne comprendrait jamais. Mais Georg ferait toujours partie de notre famille. Chaque fois que je trouvais le courage de prononcer son nom, il revivait un peu, au moins dans mes souvenirs.

— Je sais, soufflai-je. Felix ressemble beaucoup à Georg.

Il m'avait semblé approprié d'attribuer à Felix le deuxième prénom de Georg en hommage à ce frère aîné disparu trop jeune.

Jürgen leva vers moi un regard qui reflétait la profondeur de mon propre chagrin. Nous partagions la même douleur. Si ces années de séparation avaient

été marquées par des changements inimaginables sur cette terre et en chacun de nous, mon lien avec Jürgen était immuable. Il avait déjà surmonté l'impossible. À cette pensée, je me précipitai vers lui.

Jürgen écarta gentiment Gisela et me prit enfin dans ses bras. Je pensais rester digne lors de ces retrouvailles mais, dès le premier contact, je faillis pleurer de soulagement, puis je fus submergée par des vagues de bonheur.

J'avais beau me trouver à l'autre bout du monde, dans un pays qui ne m'inspirait aucune confiance, je me sentis aussitôt chez moi dans les bras de Jürgen.

— Seigneur, murmura-t-il d'une voix rauque, tremblant de tout son corps. Tu es si belle, Sofie von Meyer.

— Promets-moi de ne plus me laisser.

Jürgen était un scientifique, un homme objectif et rationnel, du moins dans des circonstances normales. Naguère, il m'aurait énuméré les raisons pour lesquelles il ne pouvait me faire une telle promesse. Cette fois, il se contenta de me serrer plus fort contre lui et de chuchoter dans mes cheveux :

— Cela me tuerait, Sofie. Je n'ai qu'une envie, passer le reste de mes jours avec toi.

— Beaucoup de nos voisins sont allemands, pour la plupart à Huntsville depuis quelques semaines, quelques mois tout au plus. Vous pourrez vous accoutumer ensemble. Demain, une fête est donnée en notre honneur à la base où je travaille. Tu pourras faire leur connaissance, m'expliqua Jürgen dans la voiture.

Au volant de l'élégante Ford noire de 1949 qui traversait la ville, il ne cessait de regarder les enfants

dans le rétroviseur, émerveillé, comme s'il n'en croyait pas ses yeux.

— Tu vas te plaire, ici, tu verras.

Nous habiterions Maple Hill, la colline des érables, un coin verdoyant et tranquille, au sein d'un quartier surnommé « la colline des Boches » par les Américains car plusieurs familles allemandes y vivaient. Je traduisis les noms de rues pour les enfants qui s'amusaient de ce cadre si différent. Pour le plus grand plaisir de Gisela, notre maison se trouvait dans Beetle Avenue, l'avenue des scarabées.

— Est-ce qu'on risque d'être envahis par les insectes ? plaisanta-t-elle.

— J'espère ! murmura Felix d'une voix à peine audible. J'adore les scarabées.

Lorsque Jürgen gara la voiture dans l'allée, je ne pus m'empêcher de comparer la simplicité de la demeure avec les villas somptueuses dans lesquelles j'avais grandi. Il s'agissait d'un logement de plain-pied, doté d'un porche flanqué de deux fenêtres en façade. La peinture blanche du bardage était un peu écaillée et les massifs de fleurs étaient envahis par les mauvaises herbes. À l'avant, je ne vis que quelques touffes de pelouse et le béton de l'allée était craquelé par endroits.

Je sentais le regard de Jürgen rivé sur moi tandis que j'observais les lieux à travers le pare-brise.

— Il y a quelques travaux à faire, concéda-t-il, soudain hésitant. Depuis mon arrivée, j'ai été si occupé que je n'ai pas eu le temps d'embellir la maison comme je l'espérais.

— C'est parfait, répondis-je.

J'imaginais aisément les murs repeints, les massifs en fleurs, Gisela et Felix courant dans le jardin, heureux, libres, en sécurité. Ils se feraient des amis parmi les enfants du quartier.

Soudain, une femme émergea du logement situé à gauche du nôtre, vêtue d'une robe similaire à la mienne. Ses cheveux longs étaient coiffés en une tresse.

— Bienvenue, chers voisins ! lança-t-elle en allemand, avec un large sourire.

— Je vous présente Claudia Schmidt, dit Jürgen en ouvrant sa portière, l'épouse de Klaus, qui est ingénieur chimiste. Il travaille avec moi à Fort Bliss depuis quelques années. Claudia vient d'arriver de Francfort.

Soudain, je fus saisie d'un malaise, d'une angoisse, même.

— Tu le connaissais… ?

— Non, coupa Jürgen face à mon désarroi. Il travaillait dans une usine de Francfort et nous ne nous étions jamais croisés. On en parlera plus tard, c'est promis, ajouta-t-il plus bas en désignant les enfants d'un signe de tête.

Je hochai la tête, le cœur battant. Jürgen et moi avions un tas de choses à nous dire. Il devait notamment m'expliquer comment il s'était retrouvé libre, en Amérique. Les appels téléphoniques entre l'Europe et les États-Unis n'étant pas accessibles au public, Jürgen et moi avions planifié cette émigration par courrier, un processus laborieux qui avait mis presque deux ans à se concrétiser. Nous étions persuadés que nos lettres étaient lues par les autorités gouvernementales, de sorte que je n'avais posé aucune question et qu'il ne m'avait fourni aucune explication sur cette proposition improbable de travail aux États-Unis.

Je ne pouvais pas encore obtenir de réponses car les enfants risquaient de nous entendre. Pour me rassurer, je devais me convaincre que nos voisins

n'étaient pas au courant des pires aspects de notre passé.

Jürgen descendit de voiture pour saluer Claudia. J'en fis autant et, en contournant le véhicule, je remarquai, sur le trottoir d'en face, un homme qui nous observait. Grand et large d'épaules, il portait un uniforme beige étriqué. Je lui adressai un signe, pensant qu'il s'agissait de quelque voisin allemand. Il me répondit avec une moue de dégoût et détourna la tête.

Je m'attendais à une certaine hostilité, mais la réaction de cet homme me serra le cœur. Je pris une profonde inspiration pour essayer de me calmer. Un passant antipathique n'allait pas gâcher cette première journée dans notre nouvelle maison et mes retrouvailles avec Jürgen. J'affichai un sourire forcé pour aller à la rencontre de Claudia.

— Bonjour, je m'appelle Sofie.

— Depuis notre arrivée, la semaine dernière, votre mari ne nous parle que de vous ! Il était si impatient de vous voir !

— Et comment ! confirma Jürgen en souriant.

— Vous viendrez à la fête, demain, avec les enfants ? s'enquit Claudia.

— Bien sûr, répondis-je, tout sourire.

Elle me plut d'emblée. Quel soulagement ! J'aurais peut-être une amie qui m'aiderait à m'adapter à notre nouvelle vie.

— Nous aussi, déclara Claudia.

Elle grimaça soudain et posa les mains sur son ventre.

— J'appréhende tellement, avoua-t-elle. Je ne connais que deux mots d'anglais : « bonjour » et « soda ».

— C'est un début, affirmai-je en riant.

— Je n'ai rencontré que quelques épouses, mais nous sommes dans le même bateau. Comment cette fête va-t-elle se dérouler ? Devrons-nous rester près de nos maris afin qu'ils nous servent d'interprètes ?

— Je parle anglais, moi, lui annonçai-je.

Enfant, j'avais appris cette langue auprès de mes nurses anglaises, puis j'avais accompagné mes parents lors de leurs nombreux voyages d'affaires. Une fois adulte, j'avais un peu manqué de pratique, un problème que l'arrivée massive de soldats américains à Berlin, après la guerre, avait vite résolu. Claudia retrouva le sourire, visiblement soulagée.

— Vous pourrez nous apprendre.

— Vous avez des enfants ? J'aimerais que Gisela et Felix parlent anglais le plus vite possible. Nous pourrions organiser des cours collectifs.

— J'en ai trois, répondit Claudia. Ils sont à l'intérieur. Ils regardent la télévision.

— Vous avez la *télévision* ? m'étonnai-je.

— Nous aussi, intervint Jürgen. Je l'ai achetée comme cadeau de bienvenue.

Face à la stupéfaction de Gisela, il s'esclaffa et tendit la main vers elle. Elle l'entraîna aussitôt vers la porte d'entrée. Elle avait toujours rêvé d'un poste de télévision, un luxe inaccessible à Berlin.

Je saluai Claudia d'un signe et suivis ma famille, toujours perturbée par le regard de dégoût de ce passant.

2

Lizzie

Comté de Dallam, Texas, 1930

J'avais passé la journée entière à labourer. Dix minutes après être descendue de mon tracteur, je ressentais encore des vibrations fantômes dans mes mains comme si je tenais le volant.

— Il va pleuvoir, c'est sûr, déclara mon père.

En début de journée, lui et mon frère, Henry, avaient labouré un autre champ avec les chevaux. Les animaux se fatiguant plus vite qu'un tracteur, ils les avaient emmenés se reposer dans la grange avant de venir inspecter mon travail.

— Quand on cultive la terre, l'humidité des profondeurs remonte à la surface. C'est ce qui attire les nuages. La pluie suit le labourage aussi sûrement que le coucher de soleil succède à l'aube. Ne l'oubliez pas, les enfants. C'est une science à laquelle on peut se fier.

Ce n'était pas la première fois qu'il énonçait ces paroles de sagesse. Mon frère et moi travaillions avec

lui à la ferme depuis notre plus tendre enfance. Nous connaissions donc cette théorie aussi bien que lui. Nous labourions toujours deux fois après la récolte, d'abord pour briser la couche superficielle, la réduire en mottes. Ensuite, nous parcourions les champs avec le pulvériseur pour supprimer les mottes et obtenir une terre fine et fluide. Selon mon père, les graines avaient ainsi assez de place pour pousser. Après la récolte exceptionnelle de 1929, nous avions acheté un tracteur flambant neuf qui facilitait grandement le processus.

Ce jour-là, en observant le nuage de poussière se dissiper au-dessus du champ, je ressentis une certaine angoisse. En général, en automne, juste après le labourage, il pleuvait. Or il aurait dû pleuvoir également au printemps et en été. Mais cette année les nuages semblaient avoir oublié de faire leur œuvre.

— J'espère que tu as raison, en ce qui concerne la pluie, Papa, dis-je prudemment. Le temps est très sec depuis un moment.

C'était bien beau, de philosopher. Papa vivait au gré de ses humeurs. Même quand les choses étaient plus faciles, avant cette année de sécheresse, il avait des jours avec et des jours sans. Henry, ma mère et moi étions en première ligne quand il était déprimé. J'adorais mon père, mais il était tellement passif, parfois, qu'il me rendait folle. Dans le regard d'Henry, je lisais qu'il pensait la même chose que moi.

— Rentrons, proposa Papa. On a juste le temps de dépasser l'étang avant le coucher du soleil.

Je soupirai en montant sur le tracteur avec eux. Cette fois, Papa était au volant. Perchés sur la petite plateforme à l'arrière, mon frère et moi lui tournions le dos.

— Il y aura des vaches embourbées, murmura mon père.

Si nous cultivions essentiellement du blé, nous avions aussi des vaches à viande et nous empruntions parfois un taureau pour une saillie. Nous avions ainsi des veaux à vendre et du lait à consommer.

Les vaches paissaient l'herbe d'une bande de terre attenante à la cour de la ferme et bordée d'un étang. À cause du manque d'eau, celui-ci était presque asséché et ceint d'une boue stagnante qui ne tarderait pas à durcir à son tour. Tant qu'une vache pouvait s'embourber, il présentait un grand danger.

D'ordinaire, nous aurions déplacé ces vaches dans un autre pré, mais nous devions labourer pour préparer les semis, ce qui impliquait de faucher l'herbe dont elles auraient pu se nourrir. Il n'existait pas de solution facile pour éviter aux bêtes de s'embourber. Depuis plus d'une semaine, il ne se passait pas une journée sans que nous n'ayons à extirper un animal du bord de l'étang.

— Il y a de l'eau propre à proximité, se plaignit Henry. Pourquoi ces maudites bêtes vont-elles s'embourber de la sorte ?

Nous avions installé une auge près de la clôture, à deux ou trois mètres de là.

— Parce qu'elles s'abreuvent dans l'étang depuis toujours, lui expliquai-je. Nous devons être réalistes et les vendre. Tôt ou tard, nous finirons par manquer d'herbe pour les nourrir, de toute façon.

Deux bêtes étaient enlisées, à présent. L'une s'était enfoncée jusqu'à la moitié des pattes et l'autre jusqu'aux épaules. Elle était très affaiblie après des heures passées à se débattre. En joignant nos forces, mon frère, mon père et moi poussâmes la première hors de l'étang. Le sauvetage de

la seconde fut plus compliqué car elle était trop épuisée pour nous aider. Papa enroula une corde autour de son cou et noua l'autre extrémité à l'arrière du tracteur. Je pus hisser lentement l'animal hors de l'étang tandis que Henry et mon père la poussaient par-derrière. Ces efforts nous laissèrent fatigués, abattus et crottés. L'odeur nous collerait à la peau pendant des jours.

— On devrait vendre les vaches, dis-je.

Papa eut un soupir d'impatience.

— Il va bientôt pleuvoir et l'étang va se remplir. Les bêtes finiront par se rendre compte qu'elles disposent d'un moyen plus facile pour s'abreuver.

— Au vu de l'évolution de la situation, dans ce comté, le tarif par tête de bétail va sûrement chuter.

— C'est à moi de prendre ce genre de décision ! s'énerva mon père. On ne vendra pas ces foutues vaches, un point c'est tout !

Sur ces mots, il remonta sur le tracteur et se dirigea vers la grange sans nous. Ce n'était pas un problème pour Henry et moi car la maison ne se trouvait qu'à une centaine de mètres.

— En attendant, on va continuer à sortir des vaches de la boue chaque jour, c'est ça ? maugréai-je.

— Quand l'étang sera sec, elles devront apprendre à utiliser l'abreuvoir, me répondit Henry en haussant les épaules. Arrête de toujours envisager le pire.

Je me mis en marche vers la ferme en grommelant.

— Tu es têtue comme une mule, Lizzie ! me lança Henry, hilare.

Je l'ignorai et allai me laver les mains à l'eau froide de la pompe. Ma mère s'approcha de moi avec une serviette.

— Qu'est-ce qui a mis ton père d'aussi mauvaise humeur ? me demanda-t-elle doucement.

— Encore des vaches embourbées, marmonnai-je en m'essuyant les mains. Je lui ai dit qu'il fallait les vendre.

— Il est persuadé qu'il va pleuvoir, soupira-t-elle. Ton père fait de son mieux, comme nous tous.

Cette nuit-là, je ne trouvai pas le sommeil. Hélas, je ne contrôlais pas grand-chose. Je n'avais pas le pouvoir de faire venir la pluie et j'étais incapable de faire entendre raison à mon père. Je ne pouvais pas non plus éloigner les vaches de la boue. Ma famille acceptait le côté insoluble du problème. Au cœur de cette nuit, en réfléchissant, je me dis pourtant que ce n'était pas inéluctable.

Le lendemain matin, coiffée d'un grand chapeau en cuir sur mes cheveux roux, je relevai le col d'une vieille chemise d'Henry pour protéger mon cou du soleil. Puis je pris une pelle et retournai près de l'étang.

— Qu'est-ce que tu fabriques, pour l'amour du ciel ? s'enquit mon frère.

C'était l'heure du déjeuner et je m'affairais encore. Ma mère l'avait donc chargé de m'apporter un sandwich et de l'eau. Si, la veille, j'étais crottée, après avoir soulevé des pelletées de boue pendant des heures, j'étais complètement couverte de terre.

— Je fais ce que tu m'as dit. J'arrête de croire au pire et j'attends la pluie.

Je plantai ma pelle dans un sol plus ferme et m'accroupis au bord de l'étang. Visiblement amusé, Henry me regarda essayer de me rincer les mains. Je mis un moment à me rendre compte de la futilité de mon entreprise. Affamée, je saisis néanmoins mon sandwich.

— Quel est ton projet ? demanda-t-il.

— Je vais racler la boue de l'étang pour augmenter sa capacité.

Henry ne masqua pas son incrédulité.

— Il te faudra des jours et des jours !

— Je sais… à moins que quelqu'un me donne un coup de main.

Mon frère éclata de rire.

— Tu es dingue, petite sœur.

Cet après-midi-là, il retourna labourer avec notre père. Notre mère vint m'aider, hélas, elle avait du travail de son côté et ne put rester longtemps.

Durant trois longues journées, je creusai et raclai pour lisser la boue en fine couche sur le pré desséché afin qu'elle ne constitue plus un danger pour les bêtes, qui n'avaient plus d'autre solution que l'abreuvoir.

Quelques mois plus tard, elles furent vendues. Leurs côtes commençaient à se voir sous leur peau. Le prix du fourrage avait augmenté si vite que nous n'avions pas les moyens de les garder. Le marché étant envahi de vaches aussi maigres que les nôtres, elles nous rapportèrent une misère.

Bientôt, l'étang ne fut plus qu'un cratère asséché au bord d'un champ, deux fois plus profond qu'avant, prêt à recueillir davantage d'eau de pluie.

J'étais réaliste et j'aimais tant mes terres et ma vie que, si le besoin s'en faisait sentir, je n'hésitais pas à travailler d'arrache-pied pour transformer un problème en une opportunité.

Voilà le genre de fille que j'étais, autrefois.

3

Sofie

Huntsville, Alabama, 1950

Ce premier soir, les enfants finirent par tomber de sommeil dans leur lit. Si Gisela n'avait pas quitté Jürgen d'une semelle, Felix avait une peur bleue de lui. Nous allions mettre du temps à redevenir une famille. En prenant une douche, je me dis que, aussi incroyable que cela puisse paraître, nous étions définitivement en Amérique et avions une vie devant nous.

En robe de chambre, je rejoignis Jürgen à table. Bien que la maison soit sommairement meublée, il avait acheté un bouquet de fleurs pour « réchauffer les lieux ». Il avait débouché une bouteille de vin et parcourait un document en m'attendant. Avait-il remarqué mes quelques cheveux blancs comme j'avais constaté que son crâne se dégarnissait ? Il referma son dossier tandis que je m'installais à côté de lui, puis il nous servit deux verres de vin.

— Jusqu'à ce que je te voie dans le bus, j'étais terrifié à l'idée que tu changes d'avis.

— J'avoue que j'ai douté en permanence. Berlin est dans un triste état, mais c'est chez moi.

— Pourquoi as-tu décidé de venir ?

— Pour toi, principalement.

Jürgen posa son verre et prit ma main dans la sienne. Tout l'après-midi, il s'était montré attentionné, écartant mes cheveux de mon visage, me caressant la joue, m'enlaçant. Après ces cinq années les plus solitaires de ma vie, ces gestes de tendresse me faisaient un bien fou.

— L'Allemagne est encore en ruines. Le moral du pays et sa culture sont dans un pire état encore. Et pourtant, je serais restée là-bas, à me lamenter, abattue, pour le reste de ma vie, sans doute.

Une lueur de honte apparut soudain dans le regard de Jürgen. Je savais qu'il pensait aux millions de personnes tuées ou blessées en notre nom… sous nos yeux. Moi aussi, j'avais ressassé les souvenirs et les faits, comme si, cette fois, en y repensant, je pouvais changer le résultat.

— Après la guerre, j'ai passé plusieurs années à me concentrer sur ma survie. J'avais du mal à vivre au jour le jour. J'avais l'impression d'avoir été une somnambule. En recevant ta lettre, en apprenant que tu étais en vie, je me suis réveillée brutalement. Malgré tout ce qui est arrivé, la crise est passée et il doit bien y avoir un avenir, à présent. Si j'ignore comment on tourne la page sur une guerre, je sais au moins une chose : Gisela, Felix et moi avons une chance d'être heureux avec toi. Voilà pourquoi je suis venue. Pour être avec toi, construire un avenir, faire le bien ici, avec toi.

— Mais… sans Laura ? fit-il, hésitant.

J'avais déjà le projet d'écrire à notre fille aînée pour lui parler de Huntsville, lui envoyer une photo de nous avec Jürgen pour l'amadouer. Toutefois, je savais au fond de moi que ces efforts seraient vains. Comment renoncer à elle ? Je n'en avais aucune idée.

— Quelques mois après la fin de la guerre, les journées étaient vraiment moroses. La nourriture était difficile à trouver, nous n'avions toujours pas l'électricité et j'étais enceinte de Felix. Je me suis demandé à voix haute si nous saurions un jour ce que tu étais devenu. Laura m'a prévenue que si je t'écrivais, elle brûlerait la lettre. Elle était sérieuse. Chaque jour, elle allait chercher le courrier et, au début, je voyais d'un bon œil qu'elle cherche à se rendre utile. Elle est plus loyale envers les nazis qu'envers sa famille. Quand j'ai essayé de la convaincre de nous accompagner ici, elle s'est enfuie… Elle a préféré rester avec *lui*. Je ne l'ai pas revue depuis.

— J'ai du mal à imaginer l'Allemagne après les nazis, dit Jürgen en secouant la tête. Elle va devoir retrouver son âme et se reconstruire de façon plus saine et bienveillante. Ça ne m'étonne guère que des enfants tels que notre Laura aient du mal à avancer. On leur a instillé ce poison pendant tant d'années…

— Je sais que la situation aurait pu évoluer autrement, mais je ne vois pas quand le tournant aurait pu se produire.

— Je ne cesse de me poser la même question, avoua Jürgen en soutenant mon regard.

— On peut parler en toute sécurité, ici ? m'enquis-je car la conversation dérivait sur un terrain délicat.

— Oui, mon amour.

— Il n'y a pas de micros dans cette maison ? Tu en es sûr ?

— Certain.

— C'est que… nous pensions la même chose, la dernière fois.

Les micros étaient parfois minuscules et très habilement dissimulés.

— Nous ne risquons rien. J'ai mis du temps à m'y habituer, mais je te garantis que c'est vrai.

Soudain, son expression s'adoucit.

— Tu dois avoir tant de questions à me poser, reprit-il. Je vais essayer d'y répondre avant même que tu ne les énonces.

Quelques jours après la chute de Berlin face aux Soviétiques, Jürgen et moi étions au lit, enlacés, en train de planifier sa reddition. À l'aube, quelqu'un avait frappé à la porte. Mon mari avait ouvert, plein d'angoisses, s'attendant à être embarqué par des soldats soviétiques. C'étaient des Américains en mission secrète, qui avaient plusieurs longueurs d'avance sur les forces des États-Unis. Jürgen les avait volontiers suivis. Je l'avais regardé s'éloigner dans l'allée, puis, pendant trois ans, j'avais ignoré ce qu'il était devenu. J'avais accouché de Felix et célébré ses trois premiers anniversaires avant de pouvoir informer Jürgen que nous avions conçu un quatrième enfant.

À l'époque, la vie était de plus en plus ardue à Berlin. Jürgen et moi vivions dans une grande villa du quartier résidentiel de Lichterfelde West. Nous avions hérité du bâtiment voisin, dont le petit appartement désormais libre d'Adele, la tante de Jürgen. Nous avions des locataires mais aucun n'avait d'emploi, de sorte que personne ne réglait son loyer. Je ne pouvais les expulser – l'esprit d'Adele serait revenu me hanter. De toute façon, de nouveaux locataires auraient rencontré les mêmes difficultés.

Pour subvenir à nos besoins, j'avais loué notre résidence principale à l'armée américaine. Dans le